

† JOSEPH MORAND

*Vice-président de la Société d'Histoire du Valais
romand, Archéologue cantonal.*

Encouragés par l'expérience de l'excursion à Aoste en septembre 1929, quelques membres de la S.H.V.R. avaient émis le vœu de récidiver cet automne par une course en Savoie. M. Morand, qui avait été la cheville ouvrière de la première, fut désigné par le Comité pour organiser la seconde. Les préparatifs étaient déjà avancés, lorsque subitement il dut partir en clinique pour une délicate opération. Une crise d'urémie le terrassa dans une clinique de Genève, où il avait été transporté d'urgence; le dimanche 23 octobre, il partait pour un pays plus lointain que celui, doublement intéressant pour lui, qui avait été le berceau de sa famille, et au lieu d'être voiturés joyeusement vers Morgins, Abondance, Saint-Jean d'Aulph, ses nombreux amis suivaient, justement attristés, le corbillard qui transportait sa dépouille au cimetière de sa ville natale, par une journée d'automne où le temps s'était mis à l'unisson des cœurs...

Et il fallut que ce galant homme disparût pour constater le vide immense et difficile à combler que son décès produisait; car il n'était pas qu'un simple fonctionnaire de l'Etat, conscient et syndiqué; son activité débordait, ô combien! du cadre de ses attributions officielles. Il semblait qu'il était resté célibataire pour mieux s'attacher et se dévouer à la grande famille valaisanne.

Joseph Morand naquit à Martigny en 1865; il y a 120 ans que sa famille, originaire de Biot, en avait

acquis la bourgeoisie. Ses ascendants, tant du côté paternel que maternel (Ganioz) y jouèrent un rôle politique et militaire de premier plan. Il ne se laissa pas tenter par ces lauriers et choisit une voie bien différente, mais conforme à ses goûts. Après son gymnase à St-Maurice et des études de peinture à Munich, il ouvrait un atelier en sa ville natale, vers 1890. Ses connaissances autant que l'aménité de son caractère et le charme de son commerce lui conquièrent rapidement une popularité de bon aloi : le « peintre Morand » ou « Joson Morand », qui ne le connaissait, ne l'affectionnait de Brigue à St-Gingolph et même bien au-delà de nos frontières ?

Mes souvenirs personnels datent de loin ; je n'étais encore qu'un gosse que déjà nos professeurs nous parlaient élogieusement de lui — lui-même enseigna quelque temps le dessin et était très lié avec le chanoine Guillaume de Courten — ; la fine et frêle silhouette, la démarche dégagée, la vivacité, la verveur par quoi il se distinguait voici plus de 40 ans, il les conserva jusqu'à la mort. Les 29 janvier et 5 février 1893, il tenait à la perfection le principal rôle (Louis XI) dans le *Gringoire*, de Banville, lors des représentations organisées par la Société dramatique de St-Maurice ¹ ; en cette même circonstance, il s'était révélé aussi habile décorateur que chanteur ². Deux ou trois ans plus tard, il prenait la succession de Marius Martin († 1897) et correspondait assez régulièrement au *Messenger du Valais*, dont on nous autorisait la lecture, le fondateur en ayant été le chanoine Chervaz, de l'Abbaye ; les articles de fond signés des

¹ Parmi les membres survivants de cette société, il convient de signaler M. le colonel Maurice Pellissier et M. le Conseiller d'Etat de Cocatrix.

² Morand fut membre fondateur et actif de la *Schola cantorum* de Martigny.

initiales J.M. nous transportaient de plaisir ¹. Derniers souvenirs d'enfance : la présence régulière de Morand aux séances de l'Académie de St-Maurice et un article dans les *Echos*, nouvellement fondés, sur le *Mal des Pauvres* ou des *Battianets*, alerte évocation de l'épidémie de typhus de 1839. Quoi d'étonnant si, sur nos imaginations juvéniles, Joson Morand fit l'impression d'un homme universel? Eh bien! je l'avoue franchement, la haute opinion que je me forçais de lui en ces temps où les points de comparaison nous manquaient, ne subit aucun déchet à un contact ultérieur plus étroit et plus raisonné. Il gagnait à être connu, et s'il est une critique qu'on pourrait lui adresser, ce serait celle d'avoir éparpillé son talent. Cet homme touchait à tout, sauf à la politique, le sage! Petit-fils de deux colonels, il fut soldat du « landsturm désarmé » et il fallait l'entendre raconter avec un indulgent sourire au coin des lèvres, comment au début d'août 1914, il entassa du foin sous une pluie battante dans la plaine de Lavey; trop patriote, trop intelligent pour protester contre un genre d'occupation qui ne pouvait lui être plus étranger.

Vous l'ignorez sans doute, mais vous le soupçonnez, il tourna même des vers et, ma foi, gentiment :

Car je songe aux nombreux services
 Que tu me rends et m'a rendus,
 Je les chante en mes vers novices
 Les bienfaits sont jamais perdus !
 A ta lueur tranquille et douce
 Je lis, j'écris, je rêve encor,
 En suivant l'ombre que mon pouce
 Fait sur le livre aux tranches d'or.

¹ Le Meunier, son fils et l'âne; Un magistrat; Georges de Stockalper; Trop et pas assez; Le Paysan; Nos villes; Mon corbeau; Hydrophobie, etc., etc.

Et si parfois, sur mon ouvrage,
 Je m'endors sans savoir pourquoi,
 Ta clarté veille et c'est l'image
 Du feu sacré qui brûle en moi.
 O ma lampe, ma vieille amie,
 Fidèle compagne du soir
 Je tiens à toi comme à la vie,
 Vivant symbole de l'espoir.

(*A ma Lampe*).

.....

 Peu m'importe que les gens sages
 Disent en voyant ma maison :
 Cet homme habite les nuages,
 Cet homme a perdu la raison !

Pourvu que j'y commande en maître,
 Pourvu qu'elle soit toute à moi,
 Temple dont je veux être prêtre,
 Palais dont je veux être roi !
 Pourvu que le soleil y darde
 De temps en temps un chaud rayon,
 Pourvu que le bon Dieu la garde
 Ma chère petite maison !

(*Ma Maison*).

Ne déduisez pas de ce dernier couplet si fier et si touchant tout ensemble, que Morand fût un égoïste : rarement employé de l'Etat du Valais fut aussi exemplaire dans la réciprocité du traitement touché et des services rendus. Il était membre de la commission cantonale des monuments historiques depuis 1906 et archéologue cantonal et conservateur du Musée de Valère depuis 1917; il faisait aussi partie de la commission fédérale des monuments historiques. Le montant prévu par le budget ne permettait pas à M. Morand de réaliser toutes les réfections et reconstructions désirables, d'acquérir toutes les œu-

vres d'art précieuses pour le pays. Soit la restauration de Valère soit l'aménagement de son musée historique témoignent de son discernement et de son souci de réaliser et de sauver ce qui pouvait l'être avec des moyens réduits. Quand il lui était impossible de réédifier ou d'entretenir, il s'appliquait du moins à protéger les ruines. Au hasard de ce que me dicte ma mémoire à défaut de renseignements officiels, je mentionnerai, parmi les monuments qui furent l'objet de sa sollicitude, outre Valère: les vestiges romains des Morasses et la Tour de la Bâtiaz, à Martigny, l'église de St-Théodule à Sion, les potences et la « Tellenhaus » à Ernen, l'église de Rarogne, la tour du pont de la Dala et le château épiscopal de Loèche, l'église de St-Pierre de Clages, les remparts de Saillon, le château de St-Gingolph, etc.

La valeur de ces reliques, de ces témoins de pierre, que de fois ne la mît-il pas en relief soit lors de visites locales par des sociétés savantes, soit par des conférences accompagnées de projections, soit dans ses rapports, — des modèles du genre — au département de l'Instruction publique, soit enfin dans ses articles de journaux et de revues? Il n'y avait pas que de l'érudition dans ses exposés, il y avait aussi du sentiment et du cœur; cet homme a contribué plus qu'on ne suppose à dissiper bien des préjugés contre le Valais et à le faire avantageusement connaître.

Si M. Morand se tailla des succès comme conférencier, il n'en remporta pas moins comme écrivain: ce fut une des meilleures plumes que le Valais ait connues. Ses productions étaient si savoureuses qu'après en avoir terminé la lecture on éprouvait comme une sensation d'appétit non satisfait. Au sein de notre Société d'histoire, — membre depuis sa fon-

dation, il entra dans le comité en 1916 et était appelé à la vice-présidence en 1929 — chacun regretta qu'il ne prît pas plus souvent la parole ou la plume. Mais c'était un modeste, dont la réserve n'était pourtant ni de la hauteur ni de la froideur, et jamais il ne fut plus éloquent que devant le monument aux morts de la grande guerre à Aoste, le 15 septembre 1929. Le programme prévoyait le dépôt d'une couronne et une allocution de circonstance par M. Morand. Elle se réduisit à ceci : « Messieurs, je vous prie de vous recueillir une minute. » Ce fut tout, mais ce fut simple et beau.

De l'histoire, M. Morand affectionnait particulièrement cette branche, l'archéologie, dont il s'était fait une spécialité, et plus rarement l'héraldique. Il affectait pour la préhistoire un dédain qui ne s'explique pas. C'est l'archéologie qui inspira de préférence les études qu'il publia soit dans les *Mélanges* de la Société helvétique de St-Maurice, soit dans les *Annales* de la S.H.V.R., soit dans d'autres périodiques : *Echos de St-Maurice*, *Almanach du Valais*, *Lectures pour tous* (Hachette), *Illustré* de Paris, etc.; mentionnons :

Le passage du Grand St-Bernard par le premier consul Bonaparte (1900);

L'art de restaurer les églises (1910);

Souvenirs archéologiques de l'évêque Guillaume VI à Rarogne (fresques de Valère, 1916);

Plusieurs notices sur les fouilles des Morasses (vestiges du « Forum Claudii ») et le château de la Bâtiaz.

Le monastère de la volonté de Dieu ou les Trappistes à Sembrancher;

L'architecture byzantine et l'architecture romaine (1932) (*Echos de St-Maurice*);

Le Grand St-Bernard, — le Château de St-Gingolph (1929) (*Annales*);

Le Trésor de l'Abbaye de St-Maurice¹, etc.

Ces qualités propres aux classiques : la clarté, la sobriété, l'élégance, Morand les pratiquait de son mieux. Il visait plus à la bienfaisance qu'à la quantité et semblait avoir adopté la devise ancienne : *Non multa, sed multum*. Et comme il respectait ses auditeurs et ses lecteurs, il soignait sa personne, sa mise, sa calligraphie, sa diction, son style ; tout ce qui émanait de sa plume ou de son pinceau était achevé, poli, « poutzé » : qu'on me pardonne cette expression familière.

Classique, il l'était même à un degré exagéré ; sa critique était parfois nuancée d'intransigeance et d'exclusivisme ; il contestait un peu systématiquement aux modernes le droit de s'exprimer à leur guise ; M. Charles St-Maurice raconte dans son excellent article nécrologique² que dans ses cours d'esthétique et d'histoire de l'art, donnés aux lycées de Sion et de St-Maurice, il s'arrêtait à 1850 et exhibait malicieusement « une affreuse croûte » ; c'était, à ses yeux, ce qu'on avait produit depuis. — En 1927, le bulletin du Collège de St-Maurice ouvrait ses colonnes à une enquête sur la jeune poésie française. Admettons que les exemples cités n'étaient pas des plus heureux ; l'organe de l'opposition valaisanne protesta avec véhémence contre ce charabia, ce bolchévisme littéraire qu'on osait présenter à notre jeunesse : le *Confédéré*, vengeur des traditions contre les *Echos de St-Maurice*, le cas était inouï ; il est vrai que son correspondant avait été celui qu'on devine ; — cette fois, l'*Echo* faillit à son nom et ne répondit pas.

Deux recteurs successifs de l'église de St-Pierre de Clages s'étaient avisés de la décorer avec plus de fan-

¹ Lu au XII^e Congrès de l'Histoire de l'Art, à Bruxelles 1930.

² *Nouvelliste valaisan*, du 25 octobre.

taisie et de naïveté que de goût et de sens de la couleur locale. En dépit des « canons de l'Eglise » dont on le menaçait, Morand engagea contre eux une campagne de presse mémorable, où il donna libre cours à sa verve ; il empêcha ainsi qu'on défigurât plus longtemps le vénérable sanctuaire.

Il n'appartient pas à une revue historique ni à un profane de s'étendre sur l'œuvre picturale de J. Morand. On ne peut pourtant la passer sous silence, d'autant plus que quelques-unes de ses toiles : la *Plaine de Martigny* avec ses dunes, la *Plaine de la Sarvaç* avec ses gouilles et le château de Saillon, la *Colline de St-Jean*, le *Fortin de la Dala*, le *Vivier*, *Tourbillon*, plusieurs *Château de la Bâtiaç*, possèdent une réelle valeur documentaire.

Les connaisseurs prétendent que le portrait est le genre où il réussit le mieux ; jeunes filles, vieillards, industriels, magistrats, hauts dignitaires ecclésiastiques, posèrent tour à tour près de son chevalet. Citons entre autres son propre portrait, ceux de son père et de sa mère, de MM. Alfred et Jules Tissières, du colonel M. Pellissier, du colonel J. de Cocatrix, de M. Edouard Wolf, de Mgr Bourgeois, de Mgr Paccolat, qui passe pour le meilleur¹. Nul n'était mieux placé pour juger l'œuvre artistique de J. Morand que son combourgeois et émule, M. André Closuit : « On a vu ses paysages², où il s'imposait, semble-t-il, les limites, se complaisant dans une sorte de classicisme sobre et sans outrance, quelque peu gris et terne. Plus dessinateur que coloriste, ses plans sont solides, ses « mises en pages » sûres, il montrait du métier.

¹ J'ai repéré environ 35 portraits peints par J. Morand.

² Mentionnons encore parmi ceux-ci : Le Pont de la Taillaz, le Pont du Rhône (clair de lune), les Bords de la Dranse, Orsières, Scierie de la Taillaz (Trient), les Peupliers, la Forclaz, la Pissevache et plusieurs ravissants sous-bois.

Mais bien qu'inégal dans le portrait, ce genre fut sa dilection. Prélats, vieillards, bourgeois rassis et de gracieuses jeunes filles se livrèrent à son investigation. Il fouillait les traits de son modèle, les saisissait, en dégagait l'essence psychologique patiemment, excellait à transcrire l'attitude juste et familière, celle qui situe le sujet dans sa très simple mais humaine vérité »¹.

Il entreprit même des tableaux d'église; les meilleurs en raison de leur originalité sont sans doute un *Saint Théodule* qui orne l'autel de la Chapelle de l'hôpital de Martigny, et *Notre-Dame des Champs* qu'il destinait à l'Eglise paroissiale, à la restauration de laquelle il avait présidé avec autant de désintéressement que de compétence (1930-1932).

Ce fut, on le constate, une carrière bien remplie et digne à tous points de vue. Aucune défaillance, aucun écart ni excès ne la ternirent et cela explique la fraîcheur, la vigueur de corps et d'esprit que notre ami avait gardées à 68 ans sonnés.

Aussi quand le samedi 22 octobre, la sœur qui le soignait lui annonça que tout espoir était perdu et qu'il devait se résigner au grand passage, il répondit calmement: « Je suis prêt » et il partit pour l'au-delà comme un héros de la *Guerre en dentelles* de G. d'Esparbès. Il était sans peur parce que sans reproche.

Et aux siens éplorés il laissait le plus enviable des héritages: une réputation sans tache, l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens unanimes.

J.-B. BERTRAND.

¹ *Confédéré* du 27 octobre.

